Pour quelques roupies - 2008

Le Festival Wildscreen se déroule tous les 2 ans à Bristol. C'est le plus important au monde. Il réunit tous les réalisateurs et producteurs de films animaliers, ainsi que les responsables documentaires du monde entier (BBC, National Géographique, NHK, ZDF, Canal +, France TV, etc). Les lauréats reçoivent des statuettes de panda

Lors du dernier Festival Wildscreen, j'ai rencontré Mike Pandey, réalisateur indien, très grand avec une petite moustache. Il fut le premier asiatique à recevoir un Panda. Ses films traitent de problèmes de préservation des espèces. Ils ont permis entre autres, l'arrêt du massacre des baleines sur les côtes indiennes et l'abandon des techniques ancestrales et cruelles de capture des éléphants. Vénéré en Inde pour ses actions en faveur de l'éducation des enfants et de la cause animale, il a reçu la plus haute distinction nationale des mains du premier Ministre, à New Delhi.

Je l'ai invité à présider le jury FIFA 2007. Il fut emballé par le professionnalisme de notre organisation. Il me suggéra de parfaire la notoriété de notre festival en mettant à l'honneur, chaque année, une personnalité reconnue par ses pairs pour l'ensemble de son œuvre, en lui attribuant une girafe d'honneur. Le comité du FIFA fut d'accord pour retenir l'idée.

Je rêvais depuis longtemps d'aller filmer le tigre à l'état sauvage. En demandant conseil à Mike, il m'a gentiment et très simplement invité à lui rendre visite à New Delhi pour organiser mon séjour.

Mike m'accueille à l'aéroport sous un épais brouillard de début décembre.

« Il y a souvent une telle brume ici ? »

« On aimerait que ce soit de la brume ; mais c'est la pollution ! ».

On arrive chez lui, dans une grande maison sécurisée entourée d'un haut mur. Le salon, décoré avec goût par son épouse Rajana, est garni de meubles sculptés, datant de l'époque coloniale. Rajana est une petite femme aussi simple que distinguée, très élégante, vêtue d'un magnifique sari vert, satiné. Elle parle un français quasi parfait. Le studio de production se trouve en sous-sol. Une dizaine de personnes travaillent sur les films en cours de montage. Je m'installe dans une chambre spacieuse, puis on parle « tigre ». Mike me propose de faire le voyage en train jusqu'au parc de Ranthambore avec Madhu, une directrice d'école qui s'est lancée à corps perdu dans un programme de sauvetage du tigre et de réhabilitation des braconniers. Je suis emballé par cette idée d'apporter une touche humaine au documentaire. Le soir, Mike me convie au vernissage de

l'exposition de peinture d'une de ses amies. Je papillonne d'un invité à l'autre. Avec l'un d'eux, on parle des activités de Mike. Dès que j'évoque le nom du FIFA (Festival International du Film Animalier d'Albert), son regard se fige d'admiration.

« Albert ! You are from Albert festival ? ». Je n'en reviens pas. Mike a bien œuvré pour la promotion de notre festival.

Le lendemain, Mike m'accompagne à la gare pour me présenter Madhu, Purnima (la fille de celle-ci) et des bénévoles. Je les aide à charger des cartons pleins de livres destinés aux enfants. Je m'installe à côté de Madhu pour six heures de voyage.

« Avec ma fille et des collègues de plusieurs écoles de New-Delhi, on collabore étroitement avec l'ONG Tiger Watch, créée par Fateh Sing Rathore, fondateur puis directeur du Parc national de Ranthambore, situé à près de quatre cents kilomètres au sud de New-Delhi. Le tigre est en danger d'extinction à cause du braconnage. Les gens qui habitent autour du parc sont très pauvres. La plupart appartiennent à la communauté ethnique des Moghiyas. Ils sont prêts à tout pour survivre. Entre le gain procuré en tuant un tigre et une vie de misère, le choix est facile. La protection des espèces animales et le maintien d'un niveau de vie décent pour les populations locales sont indissociables ».

Je note tout sur mon calepin. Au fur et à mesure de ses informations, le scénario du film prend forme.

« J'ai mobilisé mes élèves, leurs parents et de nombreux donateurs pour récupérer des fonds et des produits de première nécessité pour les Moghiyas. Plusieurs fois par an, on leur rend visite et les progrès sont perceptibles. Maintenant, la plupart des enfants sont scolarisés, on aide les parents à trouver du travail pour qu'ils ne soient plus tentés par le braconnage. En 2005, quand nous avons commencé à travailler avec Tiger Watch, il ne restait que onze tigres. Maintenant, leur population est passée à trente-trois. Je pense que ce projet de conservation est vraiment unique et peut servir de modèle pour d'autres parcs. Quand les gens sont impliqués et concernés par la survie des animaux, ils sont capables de faire beaucoup avec un fort impact ».

Madhu est intarissable, on n'a pas vu le temps passer. Il fait nuit en arrivant à Ranthambore. On est attendu par Dharmendra, un jeune et grand gaillard à grosse moustache, docteur en biologie, spécialiste des reptiles et des araignées. C'est le bras droit de Fateh Singh Rathore pour gérer l'ONG Tiger Watch. A l'hôtel, il faut trier les livres selon les écoles, sur les conseils de Dharmendra. Ce

sont des livres d'éveil au respect de la nature et d'ouverture sur le monde qui racontent des histoires, des légendes.

Ce matin, on va distribuer les livres dans un pensionnat financé par l'ONG : mille cinq cents roupies par enfant et par mois, soit l'équivalent du salaire d'une famille. Vikas, le boute-en-train du groupe de bénévoles, anime la cérémonie en invitant chaque élève à valoriser son savoir. Ils sont tous assis en rang dans la cour. A tour de rôle, encouragés par leurs camarades, ils vont chanter, réciter un poème, ou danser dans une parfaite bonne humeur, parfois emprunte d'une certaine émotion. Après chaque prestation, chacun reçoit un des livres de Madhu. En regardant en l'air, je remarque que des enfants extérieurs à l'école se sont postés sur le toit pour profiter de ce moment de fête. On doit quitter ces enfants attachants et poursuivre la distribution vers des villages habités par des communautés différentes des Moghiyas, mais toutes aussi pauvres et fragiles.

Il n'y a pratiquement pas de route carrossable pour accéder à certains villages. Certains passages seraient infranchissables sans 4X4, comme le passage à gué d'une large rivière. On est ballotté d'une ornière à l'autre de village en village. Lors de ces rares cérémonies, les parents des élèves sont invités sur le terrain qui jouxte l'école, un baraquement sordide. Là aussi, les enfants affichent leur savoir avec fierté. L'un d'eux nous raconte une histoire.

« Une femme consulte son médecin pour maigrir. Il lui conseille de faire du cheval. Une semaine plus tard, elle revient le voir et lui dit : j'ai bien fait du cheval mais je suis toujours aussi grosse. Mais le cheval, lui, il a beaucoup maigri ».

L'intérêt des parents pour cet apport de culture à leurs enfants génère une formidable source de motivation pour Madhu et son équipe qui vont maintenant rejoindre la capitale.

Dharmendra me conduit sur un terrain désertique à la rencontre de Ramzilal, ancien braconnier repent. Trois tentes constituées de piquets en bois coiffés de toiles déchirées servent d'abri pour une vache, des chèvres et la famille, sans les protéger vraiment des intempéries.

Ramzilal a purgé sa peine. Maintenant, il travaille en ramassant des pierres pour un maçon. Avec son élevage et la culture d'un lopin de terre, il arrive à nourrir sa femme et ses sept enfants. Sa femme prépare des tchapatis, des galettes à base de farine de blé, sur un feu avec des ustensiles de cuisine posés à même le sol, au milieu des enfants en bas âges. Sa vie plutôt rude l'a endurcie. Sa voix, bien que très douce, révèle un caractère de battante.

« J'ai deux fils et une fille qui m'aident pour les travaux domestiques, et je travaille aussi au ramassage des pierres. Ça nous rapporte cinq cents roupies en dix jours ». Soit l'équivalent d'une semaine de nourriture.

Le fils aîné est tout pensif, l'air résigné. Je lui demande s'il aimerait aller à l'école. C'est son père qui répond :

« J'aimerais bien que mes enfants soient éduqués, mais où est l'argent ». Bien souvent, la corruption et le commerce illégal ne constituent pas un choix, mais la condition de survie.

« J'ai fait huit jours de prison. Un avocat a versé une caution de cinq mille roupies pour me libérer, mais il a fallu rembourser. J'ai dû emprunter à des amis des autres villages, et vendre du blé ». Ramzilal refuse d'avouer son délit.

« Maintenant, plus personne ne braconne dans les environs. Ça se saurait tout de suite. Mon accusation n'est pas juste. Mes ancêtres habitent ici depuis cent ans et ils n'ont jamais fait ça ». En fait, il se sent honteux et sali. Il a besoin de retrouver sa dignité. C'est le rôle de Tiger Watch. Dharmendra me confie alors qu'il n'a reçu que cinq mille roupies pour la peau d'un tigre, alors que les trafiquants en empochent dix fois plus ». Ramzilal ajoute :

« Y-en a plein d'autres qui font ça dans d'autres villages comme Kesra. Il y a Hargit, Lakhan, et surtout Davy Singh, le chef du village ».

Cet après-midi, on rend visite à Lakhan, qui s'est vu attribué le poste d'assistant auprès d'un agriculteur.

« J'ai fait six semaines et six jours de prison, mais je n'ai pas encore payé la note. Le jugement est en cours, le montant de l'amende n'est pas fixé ». On le sent soulagé, fier et réjoui d'aborder une nouvelle vie.

« Je suis bien aidé par Tiger Watch. Deux de mes enfants sont au pensionnat des Moghiyas et ma femme suit une formation au centre d'artisanat ».

La formation est assurée par Bridge et son équipe, sur une grande pelouse, au soleil. La plupart des femmes, vêtues de saris chatoyants, sont venues avec leur bébé. Elles apprennent à confectionner des produits artisanaux. A l'issue du stage qui dure un mois, Tiger Watch continuera de leur fournir la matière première pendant deux ans, et achètera toujours leurs produits. Je rencontre Tulsha, l'épouse de Lakhan, qui me parle de la femme de Ramzilal.

« Je la connais bien. Après le stage, je vais la former à mon tour. Deux de mes enfants vont à l'école des Moghiyas, et un autre fils travaille comme surveillant du parc national ».

Dharmendra me présente Raïs, considéré comme le meilleur traqueur de la région. Raïs me conduit en jeep sur les traces du grand félin. Je piaffe d'impatience de le voir, en vrai, sur son territoire. La plupart des gens ont perdu la faculté d'utiliser pleinement tous leurs sens, mais Raïs a su les conserver et les cultiver. Il est capable de déceler le moindre indice visuel ou sonore de présence d'un tigre. Il peut alors déterminer sa position et sa direction pour aller poster le véhicule plus loin, sur sa trajectoire. La forêt de Ranthambore s'étirait jadis au cœur du Rajasthan. Elle est maintenant réduite et cernée par le développement des petites villes et villages. Pourtant, cette forêt-savane abrite encore une faune et une flore très riche. Raïs s'arrête près d'un étang et coupe le moteur. Un chacal sort d'un fourré et s'enfuit. Des paons ne cessent de crier leurs « péon, péon » en combattant pour une femelle. Des sambars, ces grands cervidés au pelage uniforme marron paissent au bord de l'eau puis se figent. Silence pendant trente secondes, puis elles reprennent leur activité. Fausse alerte. On repart sur une autre piste. Nouvel arrêt dans un sous-bois assez dégagé. Soudain, Raïs m'indique la direction à observer. J'entrevois la robe rayée de l'animal. Mon pouls s'accélère. C'est bien lui, le seigneur de la faune asiatique approche, nonchalamment. Il renifle le tronc des arbres en urinant sur chacun d'eux pour marquer son territoire. Même pour Raïs, la rencontre constitue encore et toujours un moment privilégié. Pour moi, c'est un émerveillement. Le fauve n'est plus qu'à quelques mètres. Raïs reste impassible. Je suis pétrifié et calme à la fois. Je me dis que s'il y avait le moindre danger, Raïs agirait autrement. Le tigre est tellement près que je pourrais le caresser... et qu'il pourrait sauter dans la jeep. Il retrousse ses babines et découvre ses superbes et impressionnantes canines sans nous jeter le moindre regard, sans doute habitué aux véhicules des touristes.

Fateh Sing Rathore a créé le Parc National de Ranthambore en 1973. Il s'est fait construire une magnifique résidence d'architecture victorienne sur les hauteurs de cet espace sauvage de cinq cents kilomètres carrés. Les murs, crépis de rouge pâle, sont ornés de sculptures et de fresques vouées aux divinités du panthéon hindouiste. Des balcons surmontés de colonnades et des arcades aux contours très découpés accentuent la noblesse de l'édifice. Fateh lui-même, incarne cette époque de l'histoire indienne, et semble sorti tout droit d'un film sur la colonisation britannique, avec ses grosses moustaches blanches qui remontent en pointes. En attendant qu'il me reçoive, je me promène dans le parc floral riche d'essences tropicales exubérantes. Je surprends un martin pêcheur posté sur une branche au-dessus d'un bassin de poissons rouges. Un écureuil

s'approche sur la même branche et reçoit un bon coup de bec. Je termine de filmer cette scène digne d'une fable de la Fontaine, quand Fateth m'invite à entrer. Il me montre ses nombreux diplômes qui témoignent de ses actions permanentes en faveur du site. Puis il résume les grandes lignes de son implication pour enrayer le processus de disparition du tigre.

« Nous avons perdu beaucoup de tigres entre 1993 et 1996. Le gouvernement disait que le tourisme polluait le système de management du parc et exerçait une pression énorme sur le tigre, ce qui l'a contraint à sortir du parc et à se faire tuer par les villageois. Mais les pouvoirs publics mentaient. J'ai alors créé l'ONG Tiger Watch, surtout pour essayer de comprendre en faisant des recherches dans le parc. On s'est rendu compte que les tigres n'avaient pas été tués à l'extérieur du parc, mais à l'intérieur ».

« Dharmendra a découvert tout le réseau de braconnage. Trente-sept braconniers ont été arrêtés grâce aux informations qu'il a fournies à la police et aux gardes forestiers. Il travaille beaucoup avec les Moghiyas pour les remettre sur le droit chemin. Il faut aussi leur rendre leur dignité car la société les juge comme des criminels ».

Raïs me conduit plusieurs fois admirer les tigres. Avec lui, on ne revient jamais bredouille. On finit par s'apprécier, à tel point qu'il m'invite chez lui, dans un petit appartement. Je suis de suite adopté par son épouse et leurs quatre enfants de six à quatorze ans. Un grand lit, celui des enfants, trône au milieu de la pièce principale. On s'y installe pour manger une sorte de ratatouille avec des morceaux de mouton. Je branche ma caméra sur leur TV. Ils sont ravis de visionner les rushes avec les tigres.

En quittant Ranthambore, je me demande ce qui restera plus tard, de cet animal majestueux. Une vieille photo délavée ? Quelques traces dans le sable ? Des peintures sur soie ? Ou bien plus, si affinité avec le monde des hommes !

Comme disait Madhu, le Parc commence à renaître. La plupart des braconniers sont repentis et en cours de réinsertion. Les enfants portent en eux l'espoir d'un avenir meilleur, grâce aux efforts des organisations humanitaires et au programme de scolarisation qui se développe dans tout le pays. Mais il faudra patienter pour en récolter les fruits.

En attendant, combien de sanctuaires vont disparaître ? Les commanditaires courent toujours, en toute impunité, couverts par des politiciens et hauts dignitaires corrompus. Le tigre reste à la merci de cette poignée d'hommes sans

scrupule, qui entretient la misère pour préserver ses privilèges, en exploitant les plus défavorisés, pour seulement – quelques roupies.

En retournant chez Mike, je m'offre un détour par Agra pour contempler le joyau indien envié par tous les offices de tourisme du monde : le Taj Mahal. Après la visite classique, je vais à l'extérieur de la grande enceinte pour filmer le reflet du mausolée dans la rivière Yamuna. Je fige le tableau en demandant à un jeune chamelier de défiler devant moi avec son dromadaire.

A New Delhi, je fais la connaissance de Silke, une jeune autrichienne invitée par Mike pour réaliser des clips sur la sécurité routière en Inde. Il devient en effet urgent de faire comprendre aux conducteurs qu'on ne roule pas à contre sens sur une autoroute... Silke est très belle, trente-deux ans, blonde avec une queue de cheval. On parle bien sûr de réalisation de films, et je découvre qu'elle habite à Wels, une petite ville très proche d'Ebensee, là où se déroule le Festival International des Nations. Rendez-vous est pris pour s'y retrouver l'an prochain avec Annie.

J'ai de quoi monter un bon film sur Ranthambore, mais il me faut traduire toutes les conversations et interviews enregistrées en hindi. Un employé de Mike se charge de cette tâche plutôt fastidieuse.

Je connaissais l'énorme notoriété de Mike, mais mon séjour à New Delhi m'a subjugué. Mike recherche une caméra spéciale pour réaliser un film promotionnel en studio. Un représentant de la Société Sony est venu spécialement du Japon pour lui présenter un nouveau modèle. C'est un prototype qui n'existe qu'en cinq exemplaires. Il se tourne vers moi avec un sourire de grande fierté :

« Si monsieur Pandey achète cette caméra, c'est qu'elle est vraiment la meilleure du monde » !

Au petit déjeuner du dernier jour, Silke et moi parlons de Jane Goodall, éthologue et anthropologue anglaise qui fut la première à observer que les chimpanzés utilisent des outils pour se nourrir. Elle a créé l'Institut Jane Goodall pour promouvoir la recherche, l'éducation et la conservation de la faune. Elle œuvre maintenant pour faire évoluer les comportements individuels vers une meilleure prise de conscience de l'environnement. En 1995, la Reine Elisabeth lui a décerné le titre de Commandeur de l'Ordre de l'Empire Britannique. En 2002, Kofi Annan l'a nommée Messenger de la Paix des Nations Unies.

Je surprends un regard complice entre Mike et Rajana. Mike nous explique.

« Jane Goodall n'a jamais une minute à elle. Elle est très convoitée. Le monde entier la réclame pour organiser des conférences. Et un jour, elle m'a appelé, moi, juste pour passer un moment ici, dans notre maison, avec Rajana. » Il fait une pause, puis reprend, très ému,

« Vous vous rendez compte, je connais Jane Goodall ! » Et Silke ajoute, « Et nous, on connaît Mike Pandey... »

En quittant Mike, je lui demande de préparer ses bagages avec Rajana, pour venir recevoir la Girafe d'Honneur à Albert, lors du FIFA 2008, en mars prochain.

Ce fut une brillante cérémonie en présence de Keenan Smart, directeur des programmes de documentaires histoire naturelle de la société National Geographic à Washington, que j'avais invité à présider le jury.

Notre région vidéo Nord vient de faire cessation avec la Fédération Nationale, pour des problèmes de statuts et d'humeur passagère. Avec quelques cinéastes du nord, on réussit à inscrire nos films respectifs dans la région parisienne, dans une ambiance très ambiguë, car de nombreux cinéastes de la capitale ne sont pas chauds pour accueillir des dissidents ! Je suis dans mes petits souliers pendant la lecture du palmarès. J'appréhende la réaction des parisiens au cas où je recevrais un trophée. Et le verdict tombe : mon film « Pour quelques Roupies » remporte le Grand Prix des rencontres... dans le plus grand silence.